Carnet Carnavalesque.

Dates des bals de la saison :

Obéron, 30 janvier.
Atlantéens, 4 février.
Mamus, 6 février.
Protée, 10 février.
Rex, 11 février.
Comus, 11 février.

L'Immigration Actuelle.

C'est avec plaisir —disons le mot—avec bonheur que nous voyons les populations agricoles du Nord et de l'Ouest affluer dans nos campagnes, non pas follement, brusquement, en se pressant les unes sur les autres, sans trop savoir où elles vont et ce qu'elles font, mais lentement, posément, avec un but bien arrêté et munies des moyens matériels nécessaires pour mener à bien leur entreprise.

Rien ici de pareil à certaines immigrations d'ouvriers qui se ruent sur une ville, y encombrent les ateliers, sans s'être assurés d'avance qu'ils y trouveront le lendemain l'emploi, la main d'œuvre qu'ils y sont venus chercher.

C'est, grâce au ciel, une tout autre population qui vient à nous. Elle arrive par petits groupes, par petites familles, chacune se rendant sans bruit, sans désordre, sur le petit coin de terre qu'elle s'est assuré ou qu'on lui a promis. Elle ne nourrit pas de folles ambitions ; elle ne se préoccupe pas beaucoup de la hausse ou de la baisse sur le marché. Elle a son petit morceau de terre qu'elle sait fertile ; elle a ses bras qui sont vigoureux, son courage qui ne bronche pas, ses engrais qu'elle sait mettre à profit.

Comme produits elle a la canne à sucre, le coton, le riz, le maïs qui rendent en abondance et sont d'un placement facile et sûr; elle a surtout les fruits et les légumes de toute sorte qui sont chez nous d'une extrême précocité et qu'elle peut expédier au Nord à l'état de primeurs, au moins deux mois à l'avance.

Très peu d'épidémies et jamais de grève à redouter avec elle comme dans les immigrations industrielles. La fabrique concentre les ouvriers dans les ateliers qui deviennent presque toujours des foyers d'infection et de mécontentements.

L'agriculture, au contraire, disperse les ouvriers, leur procure le travail au grand air et leur fournit sur place les moyens de satisfaire leurs besoins matériels.

Voilà bien l'immigration idéale, telle qu'on la rêve dans tout le pays et qui n'apporte avec elle que le bien être, l'abondance et la paix. C'est précisément celle qui nous arrive en ce moment, et que nous ne saurions accueillir avec trop de bienveillance et de cordialité. Quoi que nous disions ou fassions, c'est toujours là qu'il nous faut en revenir dans notre poursuite du bonheur. Les origines et le tempérament de la population, le climat et la nature du sol veulent qu'il en soit ainsi.

Le Signe de la Croix
Est une bonne pièce. Si vous
Faites usage du Gaz c'est un bon signe.

LE MONUMENT BEAUREGARD.

Rien n'entretient, ne réchauffe le patriotisme dans les âmes, rien n'est capable d'enfanter les actions d'éclat comme les honneurs que l'on rend aux héros, comme les monuments que l'on érige sur les places publiques, pour perpétuer leurs hauts faits et servir de modèles à leurs neveux. Partout où vous rencontrez de nombreux monuments de ce genre, vous êtes sûrs de vous trouver au milieu d'une population patriotique et vaillante. C'est ce qui nous arrive, en effet, dans les Etats du Sud où l'on voit se dresser tant de statues à la mémoire des héros de la Confédération. Quel est le général confédéré qui n'ait pas sa statue quelque part sur nos places publiques ?

Lee, Stonewall Jackson, Albert Sidney Johnson, Joseph Johnson et autres ont leur monument quelque part. Un seul n'a pas le sien, même dans son Etat natal, le général Beauregard, une des plus brillantes illustrations de cette glorieuse époque, le vainqueur de Manassas, le héros de Shiloh, le merveilleux défenseur de Charleston. Pourquoi ?

Est-ce qu'il valait moins que les autres ? Non, certes. Interrogez là-dessus les hommes du métier ; ils vous diront le contraire. Est-ce parce qu'il était Louisianais, néo-orléanais ? Encore moins, tout le monde ici vénère sa mémoire. Mais il a eu le malheur de survivre trop longtemps à ses faits d'armes.

On a mis moins d'ardeur à célébrer sa mémoire et son ombre attend encore les honneurs qui lui sont dûs. Il est temps de nous réveiller et de nous montrer dignes de ce que nous avons été jadis.

L'appel part cette fois de la capitale de l'Etat ; il sera entendu de toutes nos populations qui s'empresseront d'y répondre fièrement et généreusement.

Il faut que la Louisiane élève un monument au plus glorieux de ses enfants.

TRADITION DE 1er DE L'AN.

Ce fut longtemps une tradition scrupuleusement observée que chacun se vêtit de neuf à l'occasion du jour de l'An. Riches et pauvres, chacun selon ses moyens, tout le monde en France s'y conformait. Le roi donnait l'exemple. A chaque premier janvier, il faisait renouveler toutes ses livrées royales, et Louis XIV, pour que sa munificence apparût avec plus d'éclat, choisissait chaque fois pour les galons et chamarrures des gens de sa maison une couleur différente. Au dix-huitième siècle, on se souvenait encore de cet usage. Mme Geoffrin, qui ne négligeait aucun moyen d'attirer dans son salon les gens de lettres et les hommes d'esprit, n'oubliait rien non plus pour les y retenir. A cet effet, les étrennes lui étaient fort utiles. A ceux de ses amis dont le talent surpassait la fortune, elle avait coutume d'envoyer, au jour de l'An, quelques aunes de velours pour qu'ils s'en fissent des culottes. Elle y joignait, à l'occasion, le titre d'une pension viagère où l'offre d'un logement dans l'une de ses maisons. Ces cadeaux étaient bien accueillis. En ce temps, un écrivain ne se sentait point humilié de recevoir d'une femme un coupon de drap, une somme d'argent, une quittance de loyer. On ne voit guère que l'intraitable Rousseau qui quelquefois se soit senti blessé par de pareilles aumônes. Encore sa révolte n'allait-elle pas toujours jusqu'au refus. Le plus souvent, il acceptait de mauvaise grâce : son amour propre trouvait, dans sa méchante humeur, une suffisante satisfaction.

Le football en Turquie.

Le Sultan Rouge, si peu ménager des vies humaines, vit dans une terreur perpétuelle.

Ses espions ne laissent introduire aucune nouveauté à Constantinople sans la lui signaler comme un danger imminent.

Dernièrement, un jeune Turc, Rechad bey, avait pris l'habitude en compagnie d'Anglais, de jouer au football, et les joueurs, pour resserrer leurs liens d'amitié, se réunissaient après les parties au club qu'ils avaient fondés.

Les agents d'Abdul trouvèrent qu'il n'était pas naturel qu'un Turc s'amusât de cette façon nouvelle avec un boulet. Ils l'arrêtèrent de nuit et le conduisirent, pour s'expliquer, au commissariat Scutari. Le commissaire l'interrogea sérieusement sur le jeu de football, mais le malheureux jeune Turc ne put jamais se faire comprendre. Aussi vient-il d'être expulsé en Perse, considéré comme un individu dangereux qui est à la tête d'une société nombreuse, laquelle se livre à des exercices suspects avec un boulet".

Une passion nouvelle.

Depuis que la philatélie est devenue une passion, les gouvernements, soucieux du plaisir de leurs peuples, ont pris soin de fournir de matière à cette spéculation. La République française a donné l'exemple, l'année dernière, en transformant tous les modèles de ses timbres. Et son exemple a été, comme il est juste, aussitôt suivi. La Bulgarie, qui fait graver ses timbres à Saint-Pétersbourg, vient d'y remplacer le lion qui les occupait, par le portrait du prince Ferdinand.

Au surplus, la Russie travaille aussi pour elle-même : à l'occasion du deuxième centenaire de la fondation de Saint-Pétersbourg, des timbres spéciaux paraîtront. Nouveaux timbres en Espagne, qui seront gravés pour le couronnement du roi Alphonse XIII. Nouveaux timbres, déjà en circulation, en Angleterre, à l'effigie du roi Edouard VII. Renouvellement intégral de tous les modèles, en Allemagne, pour le 1er avril prochain, qui a paru la date la plus propre à cet événement. Enfin, deux nouveautés, du plus grand intérêt pour les spécialistes : car elles marquent l'avènement de la fantaisie dans la philatélie, qui en a quelque peu besoin. La Suisse qui avait jusqu'à des timbres écussonnés d'emblèmes sévères, va y placer la figure de ses principaux monuments. Cette petite réclame, due sans doute au succès des cartes postales, et bien naturelle dans un pays de tourisme, va faire des enveloppes qui viendront de Morges ou de Vevey un cours de géographie amusante. Celles qui viendront de New York seront, au contraire, un cours d'histoire. Car, depuis le 1er décembre, les Etats Unis ont mis en vente des timbres à l'effigie du président McKinley, en mémoire de sa mort patriotique et comme récompense nationale.

Départ ce Matin

—DE—

M. l'Ambassadeur de France

SUR LE

DUGUAY-TROUIN.

RECEPTIONS CORDIALES FAITES

A M. J. Cambon, au Consul Français, au Commandant Houette,

A ses officiers et aux jeunes marins du Vaisseau-Ecole.

Tous ont partout été fêtés comme des amis retrouvés, qu'on désire retenir le plus longtemps possible qu'on regrettera et qu'on espère revoir.

Bien remplies ont été les journées et les soirées qu'a passées ici l'ambassadeur de France, et, comme, quoi qu'en puissent dire leurs détracteurs, on aime et on apprécie l'urbanité, l'esprit, la gaieté, l'entrain des Français ; ne venons-nous pas de le prouver, en accueillant M. J. Cambon comme un ami sûr, dont on regrette l'éloignement ou l'absence, et dont chacun a pieusement gardé le souvenir au fond de son cœur ?

Tous ont cru de leur devoir d'obéir à leur sympathie inconsciente pour ceux qui vont, sans arrière-pensée, sans crainte, en avant, toutes voiles dehors, vers l'inconnu : tous ont tenu à honneur de se montrer dignes de l'hôte de distinction qu'il leur était possible d'inviter, en famille, puisqu'il leur permettait de le considérer comme un simple particulier. Il fait bon souvent se dégager de la personnalité officielle pour "rentrer dans le rang !" Dans nombre d'occasions, les rois eux-mêmes, voire les empereurs, ont aimé à suivre l'exemple de feu le calife Haroun-al-Raschid, fût-ce seulement pour tâter d'une nouveauté toujours difficile à entendre : la vérité. Nous ne doutons pas que, plus heureux que les potentats, M. Cambon ait recueilli les témoignages d'une amitié à la fois bienveillante et sincère, partout où il a été invité, et partout où l'ont conduit ses aimables et zélés cicerones, MM. Ambrogi et Alcée Fortier. Souhaitons qu'elle soit solide, cette amitié, et que le temps la fortifie par l'estime que mérite la patrie que représente officiellement l'Ambassadeur.

A MIDI, DÉJEUNER OFFERT PAR LES PRÉSIDENTS DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES À M. JULES CAMBON.

Le restaurant de la Louisiane était tout indiqué aux Présidents des Sociétés Françaises pour le déjeuner qu'ils avaient décidé d'offrir au représentant de la mère-patrie, sitôt qu'on a su que M. Cambon acceptait l'invitation de M. Fortier. Ce restaurant a une renommée justifiée par l'excellence des mets qu'on y confectionne. Il a, de plus, l'avantage de rappeler à la fois la riche colonie créée par la France, un des Etats producteurs les plus riches et les plus favorisés des Etats-Unis, et le pays vers lequel se dirige le plus volontiers l'émigration française, à cause de son climat, et aussi parce qu'on y retrouve la chère langue du pays natal. Combien davantage compterait-on de ces émigrants si les descendants de ces Français,—qui ont montré une si généreuse solidarité, et apporté un si noble et chevaleresque appui à l'Indépendance américaine, — se montraient soucieux de conserver, de perpétuer cette langue, que leurs enfants délaissent, et que les parents ont l'ingratitude de leur laisser oublier !

Il est triste de constater qu'en Louisiane on traite le français en langue de luxe, tout au plus bonne pour ceux qui, commercialement, peuvent en avoir besoin, ou lui devoir une augmentation de salaire ; tandis que les Américains du Nord, tout au contraire, à l'exemple de l'Europe civilisée, regardent la connaissance du français comme le complément indispensable d'une éducation soignée.

On dit, non seulement aux Etats-Unis, mais je crois bien un peu partout, que les femmes ont, en tout, une influence incontestable, et rarement contestée. De grâce, Mesdames, prenez à tâche cette œuvre pie, et votre ingérence en pareille matière fera des miracles : vous avez pour vous la grâce qui persuade, la beauté qui séduit, la patience qui sait choisir le moment opportun, la persévérance qui, dit-on, obtient des résultats inespérés : prêchez une Croisade, à votre tour. Qui ne voudra s'y enrôler ? Vos beaux yeux ont un charme auquel rien ne doit résister. N'ayez cure des obstacles : un sourire, et vous les vaincrez.

A midi étaient réunis les convives du déjeuner offert par MM. les Présidents des Sociétés Françaises. *Ad Jove principium*: Parlons d'abord de ceux qui vont nous quitter.

M. Jules Cambon porte gaillardement le poids des années, et la fatigue ne paraît pas avoir prise sur lui ;—M. Ambrogi lui donne la réplique, et se multiplie pour remplir ses devoirs de fonctionnaire de guide et de compagnon de table.

M. le commandant Houette, toujours sur la brèche, soutient bravement l'abordage, tout en se préoccupant peut-être, *in petto*, du prochain départ du Duguay-Trouin, qui nous quitte à sept heures ce matin. Trois lieutenants de vaisseau lui font escorte ; ce sont MM. Latourette, Carré, Le Can. Nous ne doutons pas que ces derniers regrettent les charmantes créoles qui les ont pilotés à travers la ville. On s'est aussi arraché les aspirants ; et je gage que plus d'un soupire, en pensant qu'il faut partir juste au moment où le Carnaval va battre son plein, et où la Nouvelle-Orléans se montrera sous son curieux aspect cosmopolite. Elle se transforme alors et devient pittoresquement une cité des plus animées. Qui le croirait en traversant les rues calmes du faubourg d'en haut, l'altière et riche rue St-Charles, le boueux quartier français, si curieux pour qui sait l'explorer; les anciens suburbs, "les fonds," comme on les appelle, avec leurs bois de pacaniers et leurs parcs?

Parmi les hôtes de distinction qui appartiennent à la Nouvelle-Orléans, citons M. Paul Capdevielle, notre maire si respecté ; MM. A. Capdevielle, Alcée Fortier ; les Présidents de Sociétés : MM. Vergnole, Clément Jaubert, A. Breton, Lubeigt, Vidalat et E. Rivoire. En tout quatorze convives présents.

MENU.

Les huîtres qu'on mange à la Nouvelle-Orléans ont une réputation trop méritée pour qu'on les oublie. C'est du reste un apéritif, dit-on. Avec quoi peut-on mieux les arroser qu'avec du Sauterne?

La salade d'anchois, comme hors-d'œuvre, a précédé les œufs cardinal. Et pour préparer ces messieurs à soutenir le poids d'une journée qui sera à la fois utilement et agréablement employée, le filet Mignon, à la sauce béarnaise, a rassuré leurs estomacs inquiets. Le Château d'Arsac lui a tenu compagnie, ainsi qu'aux bécasses rôties, qu'on a déclarées exquises, avec ou sans salade. Comme dessert, un Saint-Honoré, dont le nom était un à propos ; du fromage et des fruits variés, appartenant aux deux hémisphères.

Ce déjeuner, très simple, mais substantiel, a fini à 2 heures 1/2.

Au sortir de ce déjeuner, presque intime, M. l'ambassadeur, accompagné de MM. Paul Capdevielle, et de M. Ambrogi, s'est rendu à l'Hôpital de Charité. Il avait été invité à le visiter par MM. John T. Gibbons et George Seeman, membres de la Direction. MM. Jn H. De Grange, Wm H. Byrnes, T. J. Stanton, et T. G. Rapier étaient parmi les invités.

Les docteurs Ernest S. Lewis et J. D. Bloom, vice-président et médecin en chef de l'Hôpital, et la Sœur Agnes, infirmière en chef, ont accompagné les distingués visiteurs et ont montré, avec une complaisance qu'on rencontre trop rarement, tout ce qui leur a semblé avoir un intérêt de nouveauté.

Ensuite, on s'est rendu chez M. John T. Gibbons. Mmes Gibbons ont fait les honneurs de leur maison avec leur tact habituel et leur grâce accoutumée.

LE DERNIER BANQUET, A 6 HEURES, OFFERT PAR L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

C'est aussi au restaurant de la Louisiane qu'a été offert le dernier banquet, que nous pourrions appeler le "banquet des adieux :" si peu d'heures le séparant du moment où nous quittera celui qui a porté chez nous, avec lui, comme un coin de la France, en nous visitant avec intérêt, et en nous témoignant une cordialité que nous sentons être vraie. C'est ce qui nous le fera regretter davantage, bien qu'aient été rapidement écoulées les heures de causeries familières si charmantes qu'il a bien voulu nous permettre, en mettant de côté le décorum, ce qui nous a mis à l'aise. Son prestige n'en a point été amoindri, bien au contraire. Il nous a paru plus à nous, et aussi plus nôtre. — Et, subissant ce charme du naturel, de la spontanéité, de cette éducation maternelle, dont l'empreinte est ineffaçable,—M. Cambon en est l'une des preuves les plus convaincantes, — nous nous sommes, de prime abord, donnés à lui de tout cœur, sans restrictions, heureux de prouver à ce Français, si bon patriote, que nous n'avions rien oublié des choses qu'il nous a rappelées, et que nos mains ont pressé la sienne avec une effusion véritable. Enchantés de l'avoir connu, nous nous sentons fort tristes de le perdre si tôt, et comme pour les grands chagrins, nous ne trouvons pas de paroles pour exprimer les regrets que nous cause son départ précipité. Nous aurions été si fiers de lui montrer la Nouvelle-Orléans comme elle se métamorphosera dans la première quinzaine de février ! Qu'il entre dans ce désir un peu de vanité, il faut l'excuser: on aime son pays natal, d'où le plaisir qu'on éprouve à l'entendre louer à bon escient.

Nous prions M. l'ambassadeur de France d'accueillir les respectueux souhaits que nous formons pour qu'il se félicite d'avoir visité la Nouvelle-Orléans.

Qu'il nous permette d'espérer que M. Jules Cambon se souviendra, et à ajouter qu'il se rappellera que les touristes tels que lui sont toujours les bienvenus et les bien accueillis partout.

Nous ne lui disons pas : Adieu ! mais: Au revoir !

C'est l'Athénée Louisianais qui a été le premier à recevoir M. Cambon à son arrivée ; c'est aussi l'Athénée qui a justement réclamé l'honneur d'être le dernier à lui prouver en quelle estime on le tient, combien on est heureux de le voir, de l'entendre et de lui faire les honneurs de la Nouvelle-Orléans.

Après une suissesse, le menu comprenait des Huîtres de la Louisiane, sur coquilles, arrosées de Sherry :—un Gombo filé (mets local) à la Choctaw qu'accompagnait le Suaternes ;—du Maquereau espagnol à la Maître d'hôtel, après lequel on a versé du Château d'Arsac.—Puis le Champagne de la Vve Cliquot a joyeusement moussé dans les verres jusqu'au dessert, pendant qu'on dégustait les Poulets sautés à la créole, les fonds d'Artichauts veloutés, les Asperges en branche, à la Française, et les Bécassines à l'Américaine.

Il va sans dire qu'un Cognac de choix a été servi au dessert, qui comprenait des glaces, des fruits et du café.

Etaient présents les Officiers de l'Athénée :

M. M. Alcée Fortier, Président, les juges Emile Rost et Joseph A. Breaux, Vice-Présidents, Bussière-Rouen, secrétaire perpétuel, Edgar Grima, sous-secrétaire, — les Membres de l'Athénée : M. M. C. E. Allegeyer, F. Ambrogi, Frank E. Bernard, A. Breton, L. N. Brunswig, Paul Capdevielle, D. A. Chaffraix, Chas P. Claiborne, A. Darcantel, S. V. Fornaris, Paul Gelpi, Rév. George Harding, L. E. Jung, Fortuné Jaubert, Clément Jaubert, Dr L. G. LeBœuf, U. Marinoni, Jr., Fernand May, Chas E. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, J. M. Vergnole.

Très gai et très original a été le dîner de l'Athénée, du commencement à la fin. La note gaie y a dominé, et nous ne croyons pas nous tromper en disant que tous les invités, sans exception, ont été charmés par une audition inattendue, dont M. Fortier avait arrangé le programme. Ils ont dû emporter de ce festin le souvenir d'un gai réveillon.

Ces messieurs avaient imaginé de réciter, à leur choix, un morceau de prose ou de poésie ; quelques-uns, imitant Shakespeare et Molière, en étaient les auteurs et les metteurs en scène. Chacun s'est, ma foi, exécuté de très bonne grâce, et nous pouvons vous certifier que les applaudissements ont été sincères et les bravos unanimes. M. Jules Cambon nous paru goûter particulièrement ce petit régal littéraire, dont le français a fourni une large part. Ça été un menu charmant, d'un nouveau genre, et un intermède fort goûté, marqué au coin d'une grande originalité.

Comme on avait convoqué le ban et l'arrière-ban de l'Athénée, et que bien peu se sont dérobés à l'obligation de payer de leur personne, ce banquet, que les dieux, du haut du Mont Parnasse ont certainement regardé avec une faveur des plus marquées, a été une véritable agape, où les Muses ont souri, sans avoir lieu de s'effaroucher, faisant gentiment accueil à une sœur quelque peu vagabonde, dont elles avaient probablement oublié l'existence. Introduite subrepticement dans la docte compagnie, la Muse du patois créole, d'abord accueillie par un froncement de sourcils, s'est fait si spirituellement pardonner son irrévérence en faisant rire ses auditeurs, qu'on lui a accordé le droit de cité. Ici, comme en France, qui peut faire rire est pardonné. Rabelais a raison.

Nous voudrions citer et reproduire toutes ces récitations spirituelles et d'un burlesque de bon goût, qui nous ont désopilé la rate, mais nous n'en avons pas le temps, et nous craindrions de ne pas rendre à César ce qui est à César. Nous nous rappelons pourtant que M. V. Soniat, maître de cérémonies, a récité une pièce de vers en Créole, qui a enchanté ses auditeurs. Les diseurs ont été, autant que nous nous en souvenons, MM. L. E. Jung, G. V. Soniat, Ch. F. Claiborne, F. Larue, Em. Rost, Bussière-Rouen, Lucien Soniat, Edg. Grima, et M. LeBœuf a récité une poésie de circonstance, sur Lassalle, dont l'auteur est Florent Fortier, qui fut poète à ses heures. Ce choix a été fort goûté, et les récitants acclamés par plusieurs bans bien nourris.

Pour clore la série de ses gracieuses et délicates attentions, l'Athénée a mis M. Jules Cambon au nombre de ses membres honoraires.

Nombreuse et intéressante autant qu'intéressée a été cette réunion, car elle a réuni tous les membres de l'Athénée. Beaucoup d'entre eux n'avaient point encore vus d'aussi près M. l'Ambassadeur de France, dont la visite fera époque dans les Annales de la Société, et dans le souvenir de tous ceux qui ont reçu des marques de sa bienveillance, des témoignages de son patriotisme et de l'intérêt qu'il porte à tous ceux qui se dévouent.

Bien faire a d'autant plus de mérite qu'on n'en retire point profit, et que le seul mobile de ses actes est le bien public.

Ce sera pour nous tous une dette envers M. Fortier que la visite et le séjour de M. Cambon. Si court qu'il ait été, nous avons essayé de le lui rendre aussi agréable que possible.

Nous devons à la vérité de dire que M. Alcée Fortier l'a reçu à son arrivée, et a été son presque constant cicerone. Nous sommes toutefois heureux qu'il nous ait permis de le seconder dans la tâche délicate qu'il a entreprise, et nous le remercions de son initiative. Il nous a fait connaître un hôte spirituel de plus, un personnage officiel éminent, mais sans morgue et sans affectation. Il serait à désirer que tous eussent la même aménité et la même bonne grâce, au service d'une si haute capacité.

Rendant hommage à la courtoisie, au tact et à la parfaite mesure avec laquelle M. Alcée Fortier s'est mis à la disposition de M. J. Cambon, nous lui envoyons et nos compliments et nos félicitations.

Ajoutons que, faveur rare et tout exceptionnelle, Rex a tenu à mettre M. Jules Cambon au nombre de ses grands dignitaires en le proclamant duc de France !—Aucun titre ne pouvait mieux lui convenir.—Cette décision du bon plaisir de Sa Majesté a permis au nouveau récipiendaire d'aller admirer les chars merveilleux qui devront former les diverses processions mystiques qu'on prépare pour les Jours Gras.

C'est avec une véritable satisfaction, une gratitude sincère que nous avons cru remarquer que M. l'Ambassadeur de France, en cela d'accord avec la majorité de la popula-

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

No 48 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

DEUXIÈME PARTIE.

CŒURS EN DETRESSE.

XV

L'ATTENTAT.

Suite.

Voilà donc tout ce qui restait de son amour, de son bonheur, de son orgueil !

Quelques minutes ont suffi pour produire l'irréparable malheur.

Agenouillé, serrant follement les restes de Lydia, l'artiste pleure. Il gémit désespérément.

Les assistants, tête découverte les larmes aux yeux, regardent, muets, cette scène profondément navrante ; tous se sentent bouleversés.

Le bruit de la catastrophe se répand rapidement dans le public.

Les artistes sont déjà auprès de Thomereau. Les amis de la salle accourent bientôt, tandis que les autres s'en vont, que le hall brillant se vide, morne, et devient sombre comme un tombeau.

Enfin, Guy-Perreux relève Thomeau qui ne résiste pas.

Le violoniste a vieilli de vingt ans, en l'épouvantable minute.

Il voudrait parler, questionner....

Il ne le peut....

Cette force même lui manque.

Et il se laisse emmener, guider comme un enfant sans intelligence, sans volonté....

XVI

COUP DE FILET

La foule s'était attroupée autour du lieu de l'attentat.

On n'avait pas tardé à apprendre la triste fin de Mme Thomereau, et l'on sut bientôt aussi qu'elle avait racheté, par sa mort, un nombre incalculable d'existences humaines.

Car, sans le hasard miraculeux qui l'avait conduite près de l'engin, une formidable catastrophe se serait produite.

Le tube explosif, ramassé par un témoin de l'accident où la femme du violoniste venait de perdre la vie, était mis sous clef dans une armoire du théâtre, en attendant l'arrivée de la justice.

Misériès et ses acolytes, mêlés aux groupes, écoutaient les imprécations du public et s'y associaient même pour donner le change.

Il n'y avait qu'un cri dans la foule :

—Toujours des anarchistes !.. Si on ne les arrête pas, les misérables, ils finiront par faire sauter Paris !....

Une demi-heure après, la bande se retrouva au complet—moins la Môme toujours—dans un cabaret borgne de la rue de l'Arcade, non loin du lieu de l'attentat.

Rendez-vous avait été pris à cet endroit.

Tout le monde fut exact.

—Malchance !.... fit Misériès en arrivant, cela n'a réussi qu'à moitié !....

—C'est toujours ça! répondit le Vieux-Polonais.

—Bientôt, dit la Mort-aux-Allumettes, je vous apporterai un nouvel ustensile. J'espère qu'il fonctionnera, celui-là !....

—Enfin, observa Monsignor, nous avons démoli une bourgeoise, ne soyons pas trop exigeants !....

—Une autre fois, on en démolira une centaine, ajouta sentencieusement la Boscotte.

La Banban demanda :

—Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

—On se couche, les poulettes, répliqua le chef de la bande infâme. C'est l'heure.

—Le général a raison, dit le champignonniste. Au panier, mesdames ! Nous allons rentrer à Gentilly.

—C'est cela, fit Misériès. Moi, je passe la nuit à Paris.

—Allons, en route ! répondit Mégot.

On vida un dernier verre et l'on sortit, les jambes lourdes.

Coule-Toujours et Faramont surtout avaient caressé la dive bouteille.

Ils titubaient effroyablement.

Il fallut s'occuper spécialement du fraudeur. Il était incapable de rentrer seul, et si on le laissait dans la rue, il pouvait être ramassé par la police. Et c'eût été dangereux....

Monsignor et Mégot lui donnèrent le bras.

Il marcha assez vite au début, entraîné qu'il était par ses deux compagnons. Mais peu à peu, son pas chancela tout à fait, et l'on fut obligé de le traîner.

—J'en ai assez ! déclara à la fin le père de Manola. Cet animal-là dort debout. Nous ne pourrons rentrer que demain à la champignonnière.

—Il faut le laisser au coin d'une borne, opina le Vieux-Polonais.

—Oui, mais si la rousse le ramasse, il pourra jaser, l'imbécile.

—Tu as raison....La vérité sort, non pas d'un puits, mais d'un tonneau ; les sergots le savent bien.

—Alors, déchargeons-le dans un endroit retiré.

—Un terrain vague, par exemple.

A présent, on n'avançait plus du tout.

Non que Faramont s'y refusât avec l'obstination particulière aux ivrognes. Mais il opposait la force d'inertie à toutes les sollicitations, aux arguments les plus frappants.

Il était ivre-mort.

Un dernier effort de ses rémorqueurs pour le porter en avant lui fit perdre son équilibre très instable.

Il s'affaissa.

Monsignor, jurant et sacrant, le laissa choir sur la chaussée où il s'étendit comme une loque.

—Laissons-le ici, dit Mégot.

Justement, on se trouvait dans les parages du Luxembourg.

On pourrait dissimuler le fraudeur dans un massif épais, quoique dénudé par l'hiver.

Les compagnons anarchistes le soulevèrent et le portèrent dans un petit taillis broussailleux du jardin, qui le cacherait complètement, même de jour, à la vue des passants.

—Il se débrouillera bien tout seul demain, dit la Banban, quand il aura cuvé son vin....Allons-nous-en.

La bande se remit en route pour Gentilly, où elle arriva après minuit.

Il était temps. Coule-Toujours, lui aussi, commençait à fléchir.

—Encore un peu de courage, vieux, dit le champignonniste à son ouvrier. Nous y sommes. Tu pourras t'étendre dans un bon lit pour te remettre.

—Il y a de bons lits aussi au dépôt ! leur répondit une voix de basse profonde, aux inflexions railleuses.

En même temps, ils virent surgir de l'ombre une dizaine de silhouettes qui fondirent sur eux.

C'étaient des gardiens de la paix.

La maison de Monsignor était cernée !....

Déconcertés par cette brusque attaque, les misérables ne songèrent même pas à lutter.

Ils se laissèrent empoigner et mettre les menottes sans résistance.

Au bout d'une minute seulement, Monsignor reprit ses esprits.

Il demanda :

—Enfin, qu'est-ce que cela veut dire ?

—Ça veut dire, riposta la même voix, que vous êtes pincés, mes petits agneaux.

—Et pourquoi nous arrête-t-on ? interrogea l'Espagnol, qui venait de reconnaître le policier dont l'enquête l'avait si fort ému l'autre jour.

—Ce n'est pas mon affaire, mais il faut croire qu'il y a des motifs.

—Je proteste.

—Protestez si vous voulez, mais suivez-nous.

—Cependant....

—Assez ! Vous causerez tant qu'il vous plaira avec le juge d'instruction. Et dépêchons-nous.

—Où nous conduisez-vous ? s'enquit la Boscotte d'une voix tremblante.

—Au dépôt, je vous l'ai déjà dit.... Vous y retrouverez une ancienne connaissance.

—Une connaissance ?

—Du même sexe que vous, oui la belle. Une nommée Manola.

—Votre fille, patron !.... s'écria Coule-Toujours, subitement dégrisé.

—Imbécile ! murmura le champignonniste. Plus moyen de nier, maintenant.

—Eh bien ! reprit le policier, si c'est votre fille, je puis vous donner de ses nouvelles. Elle est en prison depuis tantôt ; elle vous attend, car elle a jasé de façon que vous veniez la rejoindre.